LA VILLE DE QUÉBEC

La ville de Québec semble fatalement prédestinée aux grands incendies. En 1845, deux terribles conflagrations ont éclaté, à un mois d'intervalle, dans les faubourgs St-Roch et St-Jean. Environ 3,000 maisons furent rasées, et le total des dégâts s'éleva à plus de \$8,000,000. Ces quartiers ont depuis été rebâti en pierre et en brique. Dans le premier de ces deux incendies, on eut à déplorer la mort de 50 à 60 personnes. Le 14 juin 1846, le Théâtre-Royal fut détruit et 47 personnes périrent dans l'incendie.

Le 23 juin 1865, la rue Champlain fut rasée à une distance de trois-quarts de mille, et les pertes s'élevèrent à \$1,500,000. Dans la soirée du 18 août 1865, un incendie se déclara au coin des rues Curran et Queen, et ne dévora pas moins de 80 maisons. En 1866, la ville fut ravagée par une conflagration qui consuma 2,500 maisons, dont plus de la moitié étaient des habitations. Trois mille familles se trouvèrent sans asile et durent chercher un refuge dans les édifices publics ou camper dans les champs. Cet incendie prit naissance dans la maison de M. Trudel, épicer, rue St-Joseph. Le jour n'avait pas encore paru. A 5½ heures, 80 maisons, toutes en bois, étaient en flammes. A 11 heures, les flammes avaient parcouru un mille.

Dans tous ces incendies, le service des pompes laissait beaucoup à désirer et l'eau venait souvent à manquer.

Après 1866, Québec a eu quatre ans de répit. Ce n'est que le 24 mai 1870 que la ville a été visitée par un nouvel incendie, qui priva 5,000 personnes d'asile dans le faubourg Saint-Roch. Le 27 janvier 1872, c'est l'asile d'aliénés de Beauport qui fut consumé. Enfin, le 30 mai 1876 un incendie éclata dans la rue Scott, devora un millier de maisons et causa pour un million de pertes.

Outre les incendies que nous venons de mentionner, Québec a eu à souffrir du feu causé par les opérations militaires. En 1759, la ville fut bombardée par le général anglais James Wolf, et beaucoup de maisons furent brûlées. Québec n'avait alors que 6,000 habitants; elle en a aujourd'hui 65,000.

LES REVENANTS... DE LA SUPERCHERIE

On lit dans le *Véritable Petit-Albert* de M. Duquet :

Il y a une quinzaine d'années, la ville de Québec fut mise en émoi en apprenant que des revenants venaient d'envahir la résidence d'une famille très respectable de l'un de nos faubourgs. Voici quelques-uns des exploits commis par ces revenants qui jetèrent la terreur par tout le voisinage :

Ces revenants prenaient plaisir tantôt à enlever les tapis en les roulant dans un coin, puis renverser les meubles; enfin, ils mettaient tout sans dessus dessous. Un autre jour, ces terribles revenants sortaient le linge des tiroirs d'une commode pour les jeter pêle-mêle sur le plancher. Une autre fois, les esprits malfaisants couvraient de deux pouces d'eau le plancher de la cuisine. Non contents de ces malices, plusieurs fois répétées, mais toujours à l'insu de la famille, ces infâmes revenants montaient jusqu'au grenier, et là, mettaient en aiguillettes les plus beaux chapeaux, coiffes en dentelles de fil, voiles en points, enfermés précieusement dans des boîtes. C'était trop fort! Alors des moyens violents furent mis en œuvre pour conjurer les revenants et les forcer à décamper au plus vite.

La maîtresse de la maison hantée admettait qu'elle avait refusé l'aumône à un mendiant de très mauvaise mine, peu de jours avant l'arrivée des esprits. Cet aveu fut suffisant pour faire croire à un bon nombre de personnes crédules que tous ces désordres venaient d'un sort jeté par ce misérable. Aussitôt, sur le conseil d'un esprit fort, on met au feu une marmite, contenant des clous, des aiguilles,

des fourchettes, du vinaigre, de l'huile et un gallon d'eau. Après avoir fait bouillir le tout jusqu'à parfaite évaporation du liquide, notre homme à esprit fort dit que le mendiant allait faire son apparition pour demander grâce, et qu'il ferait cesser les désordres causés par les revenants. Or, il advint ce qui devait naturellement résulter d'une action aussi ridicule que condamnable : point d'apparition du mendiant, puis conjuration manquée.

On s'adressa finalement au digne curé de la paroisse, afin de l'engager à user de ses pouvoirs comme prêtre pour arrêter la malice des prétendus revenants. Nous n'avons pas besoin de dire que le ministre de Dieu s'éleva fortement contre toutes les pratiques superstitieuses et ridicules qui avaient été employées pour conjurer ce prétendu sort. Après avoir obtenu tous les renseignements possibles, M. le curé, suggéra à la famille de la maison hantée de renvoyer une fille qui était à son service. Avec son départ les exploits des revenants cessèrent. Plus tard, cette malheureuse servante avoua, sur son lit de mort, qu'elle était la seule coupable de tous ces désordres, tout en admettant qu'elle avait éprouvé une grande satisfaction à jeter ainsi la terreur au milieu de cette famille.

Cette histoire de revenants, mêlée de sortilège, donne la clef d'une foule d'autres histoires plus ou moins ridicules qu'on raconte encore dans les pays même les plus civilisés du monde.

EXPLOIT DE DEUX LIBRES PENSEURS

On lit dans le *Gaulois* :

Une affaire des plus scandaleuses se produisit dimanche, à quatre heures et demie du soir, dans l'église Saint-Médard, au moment où les vêpres allaient finir.

Deux individus, convenablement mis, l'un tailleur, l'autre jeune ouvrier gainier, entrèrent dans l'église tout en continuant à haute voix la conversation commencée dans la rue.

Une dame crut devoir faire remarquer à ces deux individus qu'ils étaient dans une église et qu'ils eussent à se découvrir et à se taire.

Mais alors tous les deux levant leur canne, crièrent qu'ils étaient libres-penseurs, et faisant des moulinets, s'avancèrent dans la nef au milieu des assistants qui reculaient devant eux, approchèrent de l'autel devant lequel M. Vignon, le respectable curé de St-Médard, était agenouillé et frappèrent le prêtre à coups de canne.

Le suisse et le maître des cérémonies accoururent au secours de M. Vignon; mais les deux insulteurs se ruèrent sur eux, les renversèrent et les frappèrent.

Toute l'église est en émoi et le scandale à son comble; malheureusement l'assistance était presque entièrement composée de dames et personne n'osa intervenir dans la lutte qui continuait au pied de l'autel.

Le suisse cependant parvint à se dégager; il courut à la porte de l'église et appela trois gardiens de la paix qui passaient dans la rue. Les deux fauteurs de scandale, solidement empoignés furent traînés aux postes des Gabelins malgré leur résistance désespérée.

En arrivant au poste, l'un d'eux se tournant vers la foule qui faisait escorte aux agents, cria :

— Citoyens, à l'aide! on arrête les républicains révolutionnaires; on arrête les libres-penseurs!

Le commissaire de police a gardé ces deux aimables libres-penseurs à sa disposition.

DÉMÉNAGEMENT. — L. J. A. Survever a transporté son stock de FERRONNERIE, POÈLE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis-à-vis la partie ouest du palais de justice.) Reçus et à recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS À RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ENCABREAUX patentés, etc. L. J. A. Survever, 188, rue Notre-Dame (Enseigne du Cadenus d'or.)

LE DERNIER QUINZE AOUT IMPÉRIAL

Ceci n'a jamais été raconté, que je sache. Témoin attristé de la plupart des incidents qu'on va lire, la date d'aujourd'hui me les a remis en mémoire. Ce sont des souvenirs de dix ans, c'est le premier glas de l'agonie de l'empire.

Il y a des journées qu'on n'oublie pas. L'empereur et le prince impérial avaient quitté Metz en voiture, le dimanche 14 août, à trois heures de l'après-midi, précédés par le prince Napoléon et par une partie de l'armée.

L'empereur descendit de voiture à Longeville devant la maison du colonel Hennoque où il avait été décidé qu'il passerait la nuit. C'est au moment de son arrivée que commença la bataille de Borny qui dura sans interruption de quatre heures de l'après-midi à huit heures et demie du soir.

Tant que le résultat de l'engagement avait été douteux, l'empereur était resté accoudé et pensif à l'une des fenêtres de l'appartement qu'il occupait dans la maison du colonel Hennoque. De cette fenêtre, donnant sur la campagne, il suivait, immobile, le furtif sillon de lumière que traçait dans le ciel noir, chaque éclatement d'obus.

Sans nouvelles précises du champ de bataille, il semblait chercher à deviner, par le rapprochement ou l'éloignement des détonations, ce qui se passait là-bas dans le fond sombre où le canon tonnait sans relâche.

Vers huit heures, le prince impérial entra pour lui dire bonsoir. De sa place, et presque sans se retourner, l'empereur appela son fils qui s'approcha et tendit son front. L'empereur attrista à lui le jeune prince, le prit dans ses bras et l'embrassa longuement. A ce moment, un coup de canon retentit formidable et prolongé. Le père et le fils relevèrent en même temps la tête.

— Nous sommes vainqueurs, n'est-ce pas demanda le prince.

— Je l'espère.

Puis, s'efforçant de détourner la conversation :

— A demain, va te reposer.

Le prince sortit et l'empereur se reprit à regarder par la fenêtre.

Un cavalier arrivait ventre à terre, se dirigeant vers la maison. En moins d'une minute, il était dans la cour, qu'il descendait à cheval, et dix secondes après il remettait à l'empereur une dépêche du maréchal Bazaine contenant ces simples mots :

“ Ennemi repoussé sur tous les points.”

L'empereur parcourut d'abord rapidement la dépêche des yeux, puis il la relut lentement à demi voix, et son visage s'éclaira d'un semblant de sourire. Il se tourna vers l'officier qui attendait debout l'ordre de se retirer.

— Vous êtes porteur d'une bonne nouvelle, capitaine, dit-il, le maréchal m'annonce une victoire.

Il fit deux pas en avant et ajouta, avec une précipitation qui n'était pas dans ses habitudes :

— Merci! merci!

Pendant ce temps, la lutte avait cessé. La nuit était redevenue calme. Rassuré sur l'issue de la journée, l'empereur qui devait quitter Longeville le lendemain à la première heure se mit au lit.

Il commençait à peine à s'endormir, quand un grand bruit se fit de nouveau entendre dans la cour. On distinguait des pas de chevaux et des voix d'hommes. Bazaine entra bientôt, suivi d'un de ses aides de camp.

A la vue de Bazaine, l'empereur eut un mouvement de joie spontanée et expansif.

La mise en scène de l'entrevue n'avait rien de bien scénal, au contraire. La chambre était grande, mais meublée plus que simplement. Deux bougies brûlaient sur la cheminée dans un candélabre à deux branches. Une lampe — la mèche baissée — posée sur une table, éclairait le coin de la pièce opposé au lit, qui restait dans l'ombre. Le maréchal avait la tunique et les bottes blanches de poussière;

l'empereur, couché, avait la tête enveloppée d'un foulard de soie bleue, noué par devant sur le front. Rien de moins imposant, on le voit, mais l'heure était grave, et le sérieux de la situation dominait, malgré tout, ce que la simplicité du lieu et la tenue des personnages avaient de bourgeois ordinaire.

L'empereur se dressa à moitié, sortit un bras du lit et tendit vivement la main au maréchal :

— Eh bien! dit-il, nous sommes donc enfin désensorcelés!

Puis il fit un signe d'approcher et de s'asseoir. Le maréchal prit une chaise et s'assit au chevet du lit.

— Croyez-vous toujours à une bataille pour demain? demanda Napoléon.

— Un peu moins, sire.

— Tant pis. C'est le 15 août, une date qui m'a toujours porté bonheur.

Il s'enquit ensuite des diverses positions de l'armée, de l'état moral des troupes; puis il congédia le maréchal et se rendormit.

De lendemain matin à cinq heures, l'empereur était sur pied. Les bonnes nouvelles de la veille avaient donné à sa physiologie une expression toute différente. Il paraissait alerte et bien portant. Après s'être entretenu quelques instants avec les officiers de sa maison, il se disposait à sortir quand le prince impérial entra et lui sauta joyeusement au cou en criant :

— C'était donc vrai, nous les avons battus.

Et, agitant son képi, il ajouta de toutes ses forces :

— Vive l'empereur!

Puis, baissant aussitôt la voix :

— C'est mon bouquet de fête, mon père.

Je n'ai pas pu trouver une seule fleur pour vous l'apporter.

L'empereur était en grande uniforme de général. Le jeune prince portait le costume de petite tenue, tous deux descendirent et se dirigèrent à pied vers le camp provisoire établie à une centaine de mètres de la maison du colonel Hennoque, et où l'état-major avait passé la nuit.

Une grande activité régnait dans le camp. On faisait le café, on pliait les tentes, en attendant le moment de se remettre en marche. L'arrivée de l'empereur provoqua chez les soldats une explosion de cris enthousiastes brusquement interrompus et couverts par des décharges précipitées d'artillerie. C'était une avant-garde prussienne qui, ayant appris dans la nuit la présence de l'empereur à Longeville, était venue audacieusement s'installer au petit jour à portée de canon et tirait à toute volée sur le village. Une douzaine d'obus tombèrent dans le camp et un colonel fut tué net à côté du prince impérial.

Il s'en suivit une panique indescriptible. Tandis que, maintenus par la présence de l'empereur, les soldats placés immédiatement sous ses yeux, faisaient relativement bonne contenance, les autres, plus éloignés et ignorant ce qui se passait, crurent à une attaque de toute l'armée prussienne et se débâtèrent. J'étais en ce moment à un kilomètre de Longeville, sur la route de Moulins. La panique avait gagné jusqu'aux gendarmes qui passaient au galop en criant : “ Sauve qui peut!”

Pendant ce temps, cependant, l'artillerie française s'était mise à répondre au canon prussien, et la batterie ennemie, délogée du petit monticule où elle s'était installée, avait été contrainte d'éteindre son feu. L'ordre se rétablit peu à peu dans l'armée qui reprit sa marche régulière de concentration.

De son côté, l'empereur était remonté en voiture, accompagné du prince impérial, et, suivant la route de Verdun, était venu installer son quartier-général à l'entrée du village de Gravelotte, choisissant pour son habitation personnelle la ferme d'un cultivateur, nommé Plaisant.

Il était six heures du matin quand l'empereur arriva à Gravelotte. L'armée défilait toujours. Les officiers de l'état-major impérial, en vedette sur la route, interrogeaient à chaque instant l'horizon avec leurs longues vues. Un moment on put croire à une nouvelle attaque des Prus-